

YOURCENAR ET THOMAS MANN

André MAINDRON
(Université de Poitiers)

“Nous sortons des ténèbres et nous
retrons dans les ténèbres.”
[...] Telle était la manière de reconforter
du conseiller.

Êtes-vous sûre qu'il n'y a aucune
autosuggestion dans votre conception de
l'œuvre de Thomas Mann?¹

Vaste, trop vaste sujet, ainsi formulé et à s'en tenir à quelques données chiffrées : la vingtaine de minutes imparties à chacun de nous; les quelques dizaines de pages où Yourcenar s'est livrée et relivrée à une analyse de l'œuvre de Thomas Mann²; les milliers et milliers de pages que cette œuvre comporte. Périlleux et d'abord prétentieux serait donc de vouloir parler de tout; cela reviendrait à ne parler exactement de rien, qu'on se livre ou non à ce jeu, non moins prétentieux, et puéril, de vouloir couvrir ce rien des oripeaux d'une pseudoscience : “La plupart de nos vacances sont farcesques”, constatait, il y a longtemps, le père de l'essai³. C'est ainsi que la sagesse, qui pour le vulgaire rime avec paresse, a conduit l'impénitent lecteur de Yourcenar, de Mann et de Montaigne à limiter son propos à la façon dont Yourcenar traite de *La Montagne*

¹ Thomas MANN, *La Montagne magique*, traduction de Maurice BETZ reprise dans l'édition des *Romans et nouvelles* de Thomas Mann, Paris, La Pochothèque, collection “classiques modernes”, 3 vol., t. 2, 1995, p. 1240; le roman (abrégé en *MM*) y occupe les pages 575-1471 et est présenté par Jean Marie VALENTIN, p. 550-572. Et Matthieu GALEY: *Les Yeux ouverts, Entretiens de Marguerite Yourcenar avec Matthieu Galey* (abrégé en *YO*), Paris, le Centurion, 1980, chap. “Aux alentours des romans”, p. 196.

² 36 pages dans l'édition blanche, 29 dans celle de la Pléiade; contre 11 pour le premier texte publié, on s'en souvient, dans *Hommage de la France à Thomas Mann* [...], (abrégé en *HF*), Paris, Flincker, 1955.

³ MONTAIGNE, *Essais*, livre III, chap. 10, excellemment intitulé “De ménager sa volonté”, 1588.

magique, ce massif central de l'œuvre de Mann⁴. Cette citation, on l'avait déjà faite à Tours, il y aura bientôt deux ans, avant d'en arriver à la conclusion que, chez Yourcenar, "sa propre lente gestation de *L'Œuvre au noir* avait été aiguillée et aiguillonnée par l'œuvre de Mann"⁵. Dernière précision avant de se lancer dans ce second volet d'une appréciation critique de la lecture de Mann par Yourcenar. On y tient compte des propos de Jean-Marcel Paquette publiés peu après le colloque de Tours dans le *Bulletin* n° 18 de la SIEY sur "[...] la forme de l'essai [...]"⁶ et dont on rappelle ici les grandes lignes. L'essai se caractériserait 1) par un je (ou nous) non métaphorique, qui 2) conduit un discours réflexif, 3) dans un style lyrique, 4) sur un sujet qui est de l'ordre de la culture. Culture étant naturellement pris au sens français du terme et non dans les multiples usages *chewing-gum* répandus de par le monde de Disney le père, Disney le fric et Disney le grand-esprit⁷.

Un parcours?

Peut-on déceimment dessiner un "parcours" de Yourcenar en se limitant exclusivement à *La Montagne magique*? À quels pauvres cheminements la paresse conduit-elle, n'est-ce pas? Mais le lecteur de Thomas Mann sait bien à quel point sont drastiquement limitées, dans leur propre intérêt bien entendu, les promenades que sont autorisés à faire les habitants du pays d'"en haut" sous la houlette des docteurs Behrens et Krokovski, autrement

⁴ *Sous bénéfice d'inventaire*, (abrégé en *SBI*), Paris, Gallimard, 1962, p. 227; sauf indication contraire l'édition blanche est celle à laquelle renvoient les références entre parenthèses. Lorsque se suivent plusieurs citations tirées de la même page, celle-ci n'est indiquée qu'à la première. Maria CAVAZZUTI montrait la même sagesse dans son étude intitulée "Marguerite Yourcenar lit Thomas Mann: l'humanisme qui passe par l'abîme", *Marguerite Yourcenar et l'art. L'art de Marguerite Yourcenar*, Jean-Pierre CASTELLANI et Rémy POIGNAULT éditeurs, Tours, SIEY, 1990, p. 62.

⁵ Cette étude s'inscrit dans le prolongement de celle qui a été publiée sous le titre "L'hommage de Yourcenar à Thomas Mann" dans *Marguerite Yourcenar, écriture, réécriture, traduction*. Actes du colloque international de Tours (20-20 novembre 1997), textes réunis par Rémy Poignault et Jean Pierre Castellani, Tours, 2000, p.265-273.

⁶ Jean-Marcel PAQUETTE, "L'Autre genre: la forme de l'essai dans *Mémoires d'Hadrien*", *Bulletin* de la SIEY, n° 18, 1997, p. 99-107.

⁷ "M'est avis qu'il est un peu trop question de culture à notre époque pour qu'elle soit véritablement une époque de culture [...] Technique et confort. Avec cela, on parle de culture, mais on ne l'a point." Opinion mise dans la bouche d'Adrian Leverkühn par Mann, *Docteur Faustus (le)*, (abrégé en *DF*), traduction de Louise SERVICEN dans l'édition des *Romans et nouvelles* de Thomas MANN, t. 3, 1996, p. 380, souligné par l'auteur.

dit par “l’humaniste” Settembrini, “Rhadamante” et “Minos”⁸. Ainsi se trouvent déjà justifiées les premières notations de Yourcenar. Car pas plus que l’arbre ne saurait cacher la forêt, “l’élément de nouveauté ou de contemporanéité”⁹ de *La Montagne magique* pour elle ne saurait cacher son “arrière-plan véritablement a-temporel et cosmique” (SBI, p. 197). Voilà pourquoi la “pâte germanique” y serait “travaillée” de “fantômes de l’amour [qui] sont des fantômes slaves” (SBI, p. 198), d’“une fatidique Asie”, au reste par l’intermédiaire d’un néerlandais, de même que “c’est à la Grèce des Mystères que le héros [...] de *La Montagne magique*” devrait la “suprême révélation”. Triple affirmation un peu rapide? Qu’à cela ne tienne, Yourcenar développe. Pour elle “*La Montagne magique* est la description fort exacte d’un sanatorium en Suisse alémanique vers 1912” (SBI, p. 199) – en réalité de 1907 à 1914, ce qu’elle n’ignorait pas¹⁰; et peut-être “précise” voire “maniaque” conviendraient-ils mieux qu’“exacte”. Mais, dit-elle, ce roman “est aussi une somme médiévale, une allégorie de la Cité du Monde” et “enfin l’épopée d’un Ulysse du gouffre intérieur”¹¹, second beau ternaire qui ravirait un lecteur en quête de marques du lyrisme. Et dans le même paragraphe 3, elle s’arrête à trois personnages; le néerlandais Pieter Peepkorn d’abord, en un troisième ternaire: “Peepkorn est [...]; c’est en même temps [...]; c’est surtout [...]”¹²; et le couple de jouteurs verbaux et verbeux – pour ne pas dire de duellistes scolastiques – formé du judéo-jésuito-galicien Naphta¹³ et de l’italien franc-maçon et voltairien déjà nommé, Settembrini; ce, dans une ample interrogation en cinq mesures rythmiques, la première construite, comme par hasard, sur cinq appositions¹⁴. À ces interrogations succédant un nouveau ternaire, de sujets cette fois : “Réalité, allégorie et mythe se

⁸ Toutes expressions récurrentes. On écrit d’ordinaire “Rhadamanthe”. Ces deux fils de Zeus et d’Europe n’ont-ils laissé que de bons souvenirs à l’Antiquité pré-hellénique?

⁹ Souligné par l’auteur.

¹⁰ Dans un paragraphe ajouté, la seconde édition évoque bien les “sept longues années au sanatorium” d’Hans Castorp, p. 208.

¹¹ D’une édition à l’autre ont disparu la majuscule mise à “alémanique” et l’épithète “mythique” ajoutée à “épopée”.

¹² Yourcenar écrit que “Peepkorn est peut-être Gerhart Hauptmann” dont on ne sache pas, né et mort en Silésie (1862-1946) qu’il fût batave.

¹³ Il est exactement “originaire d’un petit bourg, dans le voisinage de la frontière de Galicie et de Volhynie” (MM, p. 1117), l’actuelle Ukraine, où se rejoignaient les empires austro-hongrois et russe. Les géographes écrivent généralement “Volynie”. De la nécessité vitale des “h” et des “y”, sinon des “x”...

¹⁴ L’anglicisme “language” y a été corrigé.

fondent les uns dans les autres" (*SBI*, p. 200). L'abondance de ces traits de style est telle qu'on n'en reparlera plus.

"Arrière-plan véritablement a-temporel", soutenait Yourcenar. Elle revient sur cette notion de "temps, et son corollaire, le lieu". Pour préciser, en ce qui concerne *La Montagne magique*, qu'on y trouve encore fusion: De "la surface du temps", autrement dit du temps de la narration. Avec un "temps qui n'a pas encore eu lieu" – même si l'on peut observer, dans sa notation sur le casque porté par "le spectre de Joachim", que Yourcenar n'était décidément pas féministe au point d'avoir été portée, elle, à s'informer des réalités du monde militaire; et même si "l'existence d'une mystique inquisitoriale comme celle de Naphta" est hélas bien antérieure à l'époque de la seconde guerre mondiale. Avec un temps aussi, troisièmement, suggéré par "les vagues et le sable d'[une] plage baltique" (*SBI*, p. 201) et devenu "durée pure", notation intéressante à un double titre: car Yourcenar avait d'abord écrit: "Hans médite sur le temps", en quoi elle en faisait littérairement le père de Zénon, voire le grand-père d'Octave Pirmez¹⁵; la phrase a donc été corrigée. Mais cette "durée pure" n'est que le troisième élément d'une série de quatre, le dernier traitant du "temps fiévreux du sanatorium [...] à l'échelle du temps géologique de la montagne", gradation – ou dégradation – singulièrement suggestive quant à l'orientation philosophique de l'essayiste.

C'est ainsi qu'elle en vient à parler de la relation romanesque par excellence, autrement dit l'attirance réciproque qui rapproche le héros de *La Montagne magique* et celle qui incarne pour lui la féminité; et elle écrit: "Je t'adore, image humaine d'eau et d'albumine, destinée à l'anatomie du tombeau", dit à peu près Hans Castorp à Clawdia Chauchat au cours du plus étrange des aveux d'amour." Étrange aveu en effet. De la part de Yourcenar. Car la plus grande partie de cette rencontre, soit plus de 8 pages sur 10, Thomas Mann l'a rédigée en français, ne se contentant plus des phrases en italien prêtées à l'italien Settembrini, ou des termes en anglais parsemés çà et là, Hans étant originaire de Hambourg. Ce qui signifie qu'à quelque traduction que Yourcenar se soit référée – une en anglais et la même que la nôtre en français se sont trouvées dans sa bibliothèque¹⁶ – elle disposait strictement du même texte que chacun des lecteurs de Mann, en quelque pays que ce soit. La phrase exacte prêtée par Mann à son personnage étant celle-ci: "Laisse-moi ressentir l'exhalation de tes pores et tâter ton duvet, image humaine d'eau et d'albumine, destinée pour l'anatomie du tombeau, et laisse-moi périr, mes lèvres aux

¹⁵ *MM*, ch.7, première partie, "Promenade sur la grève". Voir "La Promenade sur la dune" dans *L'Œuvre au noir* et dans *Souvenirs pieux* la fin de "Deux voyageurs en route".

¹⁶ Inventaire d'Yvon BERNIER, n° 6471 pour la traduction en anglais, en un volume de 722 pages, n° 6472 et 6473 pour la traduction en français, en deux volumes de 531 et 582 pages.

tiennes!" (MM, p. 999) Or la citation faite par Yourcenar dans la première édition de son essai commençait déjà par : "Je t'adore, fantôme d'oxygène et d'eau, promis à l'alchimie de la tombe", déclare Hans Castorp [etc]" (HF, p. 26). C'est montrer dans quel "à peu près" critique se meut parfois, volontairement, l'essayiste qui nous rassemble.

Aveu étrange, bis. Dans les deux éditions de son texte Yourcenar commente ainsi sa presque citation : "Thomas Mann ne fait que formuler ici, en termes de chimie organique, des vues apparentées à celles des grands occultistes humanistes de la Renaissance" (SBI, p. 201 ou HF, p. 26), l'adjonction de "grands" étant la seule modification apportée à cette partie du commentaire, ce qui n'est pas forcément inexact. Sauf que c'est par la médecine du 19^e siècle que l'importance de l'albumine a été mise en valeur, le terme n'apparaissant d'ailleurs qu'à la fin du 18^e; sauf que, dans le roman de Mann, Hans ne s'est intéressé aux sciences, médicales et autres, que sous l'influence des conférences de Krovovski et de ses conversations avec Behrens, les deux médecins se voulant à la pointe du progrès, l'un d'eux étant particulièrement imbu de psychanalyse, ce dont Yourcenar ne souffle mot, hormis une note apparue comme un remords dans la seconde édition (p. 229); sauf enfin que le mot "humaniste", dans *La Montagne magique*, est avec une constance qui confine à la caricature ou avec ironie appliqué à Settembrini, ce rationaliste passionné des lumières, au propre comme au figuré. Et lorsque, dans le paragraphe suivant de la seconde édition de son essai, Yourcenar expose les tensions qui existent chez "le personnage de Hans" (p. 202) et Mann lui-même (p. 203) entre le "bourgeois" coincé, "puritain" et le "monde d'énergie vitale" auquel ils aspireraient bien naturellement à faire retour, il est peut-être encore utile de rappeler que le vitalisme est une théorie médicale qui ne se développe aussi qu'à la fin du 18^e siècle, "des paltoquets et des imposteurs" (DF, p. 517) en ayant fait l'usage que l'on sait, d'où la seconde guerre mondiale; les origines du puritanisme étant quant à elles effectivement plus proches de l'époque de laquelle l'esprit de Yourcenar est manifestement de plus en plus imprégné. Il n'est pas certain, au reste, que Yourcenar utilise bien cette notion d'"énergie vitale" au sens où Mann l'emploie dans son œuvre¹⁷.

C'est ici, on l'avait relevé à Tours, que s'interrompt le "parcours" premier de Yourcenar: qu'elle introduit dans le second état de son étude,

¹⁷ "Les 'bourgeois' se signalent par l'énergie vitale qu'ils mettent au service de l'ambition, [...] sans [...] scrupules moraux" ni "sentiments quand ils s'opposent à la réalisation d'un bénéfice. [...] La seconde composante de la mentalité bourgeoise est la tradition familiale unie à la conscience de classe. L'individu doit s'y soumettre sans conditions." Pour les bourgeois, "la vie intérieure tient peu de place dans leur existence, même quand elle revêt un aspect religieux." D'où cet "idéal bourgeois de bien-être, de richesse et de domination". Armand NIVELLE, présentation des *Buddenbrook* dans la même édition des *Romans et nouvelles*, t.1, 1994, p. 285-286.

suite à l'adjonction dans le paragraphe 4 du terme "démoniaque" (p. 201) qui ne s'y trouvait pas¹⁸, puis à celle dans le paragraphe 5 d'une distinction qui ne s'y trouvait pas non plus entre deux sortes d'humanisme, un "gréco-latin" et un "qui passe par l'abîme" (p. 202), qu'elle introduit donc dix paragraphes nouveaux, soit 12 pages d'un texte qui en compte en tout 36. C'est dire, en recourant encore à de simples données chiffrées, l'importance de cet ajout, de cette croisée des chemins. C'est aussi donner, même si ces dix paragraphes ne font pas tous référence à *La Montagne magique*, une idée de la "méthode", qui induit certaines "finalités", utilisée par Yourcenar. Car c'est bien de *La Montagne magique* qu'elle traite d'abord ou "à peu près", très précisément dans les paragraphes 2, 3 et 4 de cet ajout – fût-il parfois cousu de pièces empruntées au premier texte. Ainsi écrivait-elle à l'intérieur de l'ancien paragraphe 6 : "Dans *La Montagne magique*, une pensée démoniaque commence à percer sous la pensée schopenhaurienne [sic] et stoïque" (HF, p. 27). Ce qui donne maintenant, placé à l'attaque du second paragraphe supplémentaire : "Dans *La Montagne magique* la pensée démoniaque triomphe pour la première fois du pessimisme schopenhauerien et du conformisme stoïque" (p. 204)¹⁹. On voit tout à la fois la généralisation par le changement d'article, la précision apportée par la substitution de "pessimisme" à "pensée", le jugement de valeur introduit par le mot "conformisme" et enfin comme une prise de position personnelle de l'essayiste dans le remplacement du faible "commence à percer" par le vigoureux "triomphe". Ainsi souligne-t-elle mieux l'intérêt à ses yeux du personnage de "Hans Castorp dont les qualités petit-bourgeoises s'emploient à l'exploration des abîmes" – formulation qui n'a pas été modifiée d'une édition à l'autre. Comme quoi la grande dame, la "souveraine", pour reprendre le mot d'Yvon Bernier²⁰, ne laissait pas d'apprécier parfois ce qu'elle a si souvent raillé, la mentalité petit-bourgeoise²¹ – pourvu qu'elle conduisît, "Gott sei Dank", vers le sulfureux. Mais Françoise Renée Marguerite de Crayencour n'est cependant pas allée jusqu'à écrire : Ouvrez-vous vite, abîmes désirés, qui devez m'engloutir dans les ténèbres d'une autre vie!²²

¹⁸ Terme appliqué au *Docteur Faustus*.

¹⁹ Souligné par nous.

²⁰ Yvon BERNIER, *En mémoire d'une souveraine : Marguerite Yourcenar*, Montréal, Boréal, 1990, 166 pages.

²¹ Voir André MAINDRON, "De la bourgeoisie dans *Le Labyrinthe du monde*", *Nord*, n° 31, juin 1998, p. 33-42.

²² Relire si possible ce passage célèbre dans la célèbre collection des *Textes et littérature* de Lagarde et Michard, XIX^e siècle, où l'exclamation de René conduit à cette interrogation d'une pédagogie très socratique : "S'agit-il d'une aspiration chrétienne?" (souligné par les auteurs).

Ou un labyrinthe?

Est-il possible d'y voir clair dans ce monde de l'obscur, en lequel Yourcenar se complaît si voluptueusement à mêler "démonique" et "démoniaque"²³, comme ici entraînée par sa propre compulsion dans sa lecture de *La Montagne magique*²⁴? Est-il encore possible d'ironiser comme un Settembrini²⁵ devant l'ouverture du troisième des paragraphes ajoutés : "Mais rien n'est simple chez Mann" (p. 205)? Le texte de Yourcenar le serait donc? Essayons toutefois. Abandonnons pour cela l'illusion qu'elle suit encore un "parcours" qui pourrait être facilement balisé, comme les sentiers dans les forêts germaniques, et même qu'elle a adopté une "méthode" suffisamment rationnelle pour que les différentes difficultés de son itinéraire puissent être "divisées en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre"²⁶. Et sans prétendre les suivre tous, empruntons quelques-uns de ces sentiers désormais entrecroisés qui ouvrent des vues sur quelques-unes des "finalités" de l'essai que Yourcenar a écrit sur ou à propos de Thomas Mann, son but ultime, déjà énoncé à Tours, étant d'en arriver à travers le massif touffu que constitue l'œuvre de Mann à une redéfinition de la notion d'"humanisme" préliminaire à l'élaboration de *L'Œuvre au noir*.

Premier sentier, donc. "Bourgeois" (p. 205), "petit-bourgeois", ou esprit supérieur, "l'humaniste authentique" selon Yourcenar est celui qui arrive "à une idée plus correcte de sa condition d'homme". Ce qui semble conforme au vieil enseignement de Montaigne : "Le gain de notre étude, c'est en être devenu meilleur et plus sage"²⁷. Voilà pourquoi elle apprécie

²³ En théorie, "démoniaque" (possédé du Malin), fortement marqué par son emploi dans le monde chrétien, se différencie fort bien de "démonique" (possédé d'un dieu). En pratique les deux termes, qui ont la même étymologie, sont souvent pris l'un pour l'autre. Le langage recèle plus d'un de ces pièges diaboliques. "Le démoniaque, cela se nomme en allemand les instincts" (*DF*, p. 457).

²⁴ "... l'étrange compulsion de l'artiste qui consiste à superposer aux grouillants aspects du monde réel un peuple de figurations nées de son esprit, de son œil et de ses mains", comme il est écrit dans *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, 1977, p. 21.

²⁵ "Gardez-vous en général de cette attitude de l'esprit! Partout où elle n'est pas une forme directe et classique de rhétorique parfaitement intelligible à un esprit sain, elle devient déréglément, obstacle à la civilisation, compromis malpropre avec la stagnation, l'abêtissement, le vice." (*MM*, p. 846). Leçon à laquelle s'oppose plus loin, (p. 995), celle de Clawdia Chauchat: "Il nous semble qu'il est plus moral de se perdre et même de se laisser dépérir que de se conserver. Les grands moralistes n'étaient point des vertueux, mais des aventuriers dans le mal, des vicieux, des grands pécheurs qui nous enseignent à nous incliner chrétiennement devant la misère." En français (et en italiennes) dans le texte.

²⁶ L'autre René, DESCARTES, 2^e règle de la méthode.

²⁷ MONTAIGNE, *op. cit.*, livre I, chap. 26, "De l'Institution des enfants".

tant que Hans soit un "éternel étudiant"²⁸ à l'intérieur d'un roman inscrit lui-même à l'intérieur de la tradition allemande du "roman d'éducation à la *Wilhelm Meister*" (p. 204-205). Ne pas demander si cette définition à la fois de l'humanisme et de l'"œuvre classique" (p. 204) est bien celle de l'auteur de *La Montagne magique* sinon celle de l'"*homo humanus*" Settembrini (*MM*, p. 758) ce pourquoi il considère, entre autres rapprochements maïeutiques, que "la littérature [... est] la réunion de l'humanisme et de la politique" (*MM*, p. 769)²⁹. Ne pas demander non plus ce que, pour les personnages et le narrateur de *La Montagne magique*, signifie "correct", et surtout pas pour "un Mann encore imbu des disciplines militaristes de son temps et de son peuple", comme le note Yourcenar (p. 205).

Deuxième sentier. Contrairement à ce qu'enseigne notre "*homo humanus*", l'être à vocation d'humaniste selon Yourcenar ne doit pas chercher à devenir un nouveau "Prométhée" (*MM*, p. 768), ce qui permet de considérer la médecine comme une "variante de l'esprit humaniste" (*MM*, p. 920), en s'instruisant dans les sciences les plus rigoureuses, mais à l'opposé rechercher la sagesse dans "ces sciences incertaines, mi-fausse et mi-vraies, qu'on nomme les sciences occultes" (p. 205). Et si "le héros s'accomplit par le moyen d'une lente autodestruction, et au cours d'une lente incarcération en soi" (p. 213), ne pas trop demander ce que signifie au juste "s'accomplir" ni, bien entendu, si "sagesse" égale "autodestruction" et encore moins si la liberté, fût-ce "une liberté de bal masqué" (*YO*, p. 198) se trouve dans l'"incarcération"³⁰. Car n'est nullement envisagée, de près ni de loin, la destruction de cet *ego* démoniaque, dont il a été plus d'une fois question à propos de Yourcenar – hors de propos le plus souvent. Puisque, selon elle, "la sagesse hermétique devient tout bonnement la sagesse" (p. 205).

Et voilà un troisième sentier : À quoi mène le mot "hermétique" sous la plume de Yourcenar? Comme on pouvait s'y attendre, à plus d'une direction. Celle de Hans Castorp, d'abord. "Dans *La Montagne magique*, comme [...] peut-être dans toute littérature de tradition hermétique, le héros, s'il veut vivre, [...] redescend presque obligatoirement à une forme ou une autre d'apparent conformisme ou d'oubli." (p. 207). Voilà pourquoi, selon Yourcenar, "Hans, son périple accompli", serait "reconquis par les compulsions et les impératifs catégoriques du 'monde d'en bas'". Du

²⁸ "L'Allemand est l'éternel étudiant [...]", *Docteur Faust*, p. 449.

²⁹ Ce qu'illustrent abondamment les réflexions du narrateur de *Docteur Faust* qui se présente souvent lui-même comme un "humaniste".

³⁰ "*Carcer*" est une des désignations de la géhenne, rappelle le diable, dans *DF*, p. 578.

“conformisme”, apparent ou réel, il a déjà été parlé plus haut. Il était dit alors que “la pensée démonique” en triomphait. Or ici ce “conformisme” d’une part est synonyme d’une “acceptation [...] qui est en somme celle de presque tous les hommes” (p. 206); d’autre part, se manifestant à la toute fin du roman, il est le signe que Hans est enfin sorti du monde démonico-démoniaque du sanatorium. Car ce “monde d’en bas” auquel il fait retour, c’est seulement celui de la plaine après celui de la montagne; celui de la vie et de la mort au sein d’une société historiquement déterminée, après cette parenthèse de sept années passées “wie Gott in Frankreich”, hors du temps et presque de toute contingence, comme seul peut s’en offrir qui vit de ses rentes. Yourcenar mêle allègrement l’“en bas” physique et l’“en bas” psychique dont elle ne se souvient que six pages plus loin. D’où le second sentier ci-dessus. Or, écrit-elle dans le même texte mais cette fois dix pages plus loin, c’est Clawdia Chauchat qui, comme ses sœurs des autres romans de Mann, incarne “des divinités psychopompes, des Hermès du seuil” (p. 217). Et cela n’a pas grand-chose à voir avec le retour de Hans dans la société, consécutif au déclenchement de la première guerre mondiale³¹ et non au “seuil” qu’elle lui aurait fait franchir, une nuit de carnaval, des années plus tôt.

D’où ce quatrième sentier. Pour Yourcenar, chez Mann comme chez certains “grands romanciers”, “l’élément érotique entre en jeu [dans] des séquences quasi-oniriques, à l’intérieur desquelles la règle de la vraisemblance ne joue plus” (p. 218-219). Mais la grande scène en français entre Clawdia et Hans, magique ou non, le sommet peut-être de leur montagne, est d’abord une grande scène d’ivresse au sens le plus plat du terme. Buveur de bière, Hans a passé la soirée à ingurgiter “beaucoup de vins mélangés” (*MM*, p. 980) dont une potion magique faite de bourgogne et de champagne (*MM*, p. 975, p. 981...), avant de se livrer sans réserve au “punch de carnaval offert par l’administration” (*MM*, p. 982). Conditions dans lesquelles il demeure peu d’esprits, ni de bouches, ni de corps longtemps hermétiques. Ainsi la “suprême révélation” due, paraît-il, à “la Grèce des Mystères”, en réalité est apportée à Hans par une Clawdia qualifiée de “Lilith” (*MM*, p. 980), par un Settembrini qui explique “la légende hébraïque” à son semi disciple déjà si ivre que cet insolent se met à le tutoyer, ce que Settembrini n’apprécie guère. Pauvre humaniste à l’ironie inefficace et qui lance vainement: “*Eh Ingegnere! [...] Che cosa fa? [...] Ma è matto, questo ragazzo!*” (*MM*, p. 985). Mais dans cette “nuit de Walpurgis”, comme Mann sous-titre le passage (*MM*, p. 972-999), la

³¹ Présenté comme “une fête héroïque” dans *Docteur Faust*, p. 663.

séductrice Lilith ne dévoile-t-elle pas des “bras [...] nus jusqu'aux épaules” (*MM*, p. 979)?

Cinquième et dernier sentier, ou dernière interrogation. Quel rapport y a-t-il entre cette scène dite initiatique, grâce à cette femme dite “Hermès du seuil” – qualification à laquelle n'a pas droit l'institutrice de Königsberg initiatique elle aussi, que Yourcenar s'obstine à appeler “la petite couturière” (*SBI*, p. 217 et *HF*, p. 29)³², mais qui s'applique également à Settembrini quand Yourcenar parle de ce “thème occulte des gardiens du seuil” (p. 216) – et ce qui la passionne alors, sa propre marche vers une “œuvre au noir” (p. 222) dont il n'était nullement parlé dans la première édition? Car, on le lui souhaite du moins, ce n'est probablement pas dans “la nudité entière” (*MM*, p. 977) des bras de Clawdia que Hans a connu que “la vérité dernière est une vérité d'épouvantement” (p. 206). En réalité, le paragraphe ajouté par Yourcenar n'apporte guère de réponse. Tout juste y est-il dit que très généralement chez Mann “l'œuvre au noir devient [...] l'œuvre au rouge”; et que, comme chez d'autres personnages de Mann, chez Hans “la personne humaine [...] a [...] été soumise à une sorte d'aliénation” (p. 223)³³. Ainsi serait-on passé de l'“ésotérique” (p. 217) à l'“exotérique” (p. 227) par le moyen d'un singulier mélange, non plus de boissons alcoolisées mais d'une “érotique” (p. 217) plus ou moins “platonique” (p. 218) et d'une musique “franchement nécromantique” (p. 221)?

Le moment est venu de se souvenir de cette exclamation du narrateur de *La Montagne magique* : “Impossible de tout approfondir et de tout analyser, si nous voulons avancer!” (*MM*, p. 833). À quoi répondait comme en écho la Yourcenar des *Yeux ouverts* : “Rien n'est plus fatigant que d'écrire un essai. [...] On se rend compte qu'on n'atteindra jamais au but; [...]”. Mais il faudrait relire tout le paragraphe³⁴. Les éléments tirés des deux états du texte de Yourcenar sur Thomas Mann, et qui concernent tout spécialement *La Montagne magique*, confirment si amplement les propos de Jean-Marcel

³² Ce n'est que la première impression que fait à Hans cet “être insignifiant” (*MM*, p. 625 et 626). Mais il apprend vite que “la couturière n'était pas une couturière, mais institutrice au lycée de jeunes filles de Königsberg, et c'est pourquoi elle s'exprimait avec tant de précision. Elle s'appelait Mlle Engelhart.” (*MM*, p. 662). Par la suite du roman, c'est-à-dire sa plus grande partie, elle est constamment désignée soit sous son nom, soit sous celui de “l'institutrice”.

³³ Toutes italiques de Yourcenar.

³⁴ *YO*, p. 194. Voir aussi, p. 234, “Un métier d'artisan”. Vraiment, “on ne se livrera jamais assez au travail passionnant qui consiste à rapprocher les textes”, suivant le précepte bien connu des “Carnets de notes” de *Mémoires d'Hadrien*.

Paquette qu'on a rappelés en commençant, qu'il n'a pas semblé nécessaire d'insister ni de revenir sur ce qu'on avait dit à Tours de l'emploi ambigu du "nous" par Yourcenar. C'est une lectrice cheminant dans son propre labyrinthe, avançant comme à tâtons mais d'autant plus passionnément vers ses propres fins, qu'il nous est donné de voir à l'œuvre ici; en pleine période d'ingestion des aliments culturels qui, digérés, transformés, ô combien, ont nourri la gestation de *L'Œuvre au noir*. D'où cette interruption du cheminement premier, ces sentiers obscurs qui s'entrecroisent et aussi, semble-t-il, les "à peu près" qu'on a relevés çà et là. Reste que voir dans un sanatorium, mi-trois étoiles, mi-mouroir³⁵, "une allégorie de la Cité du Monde" n'est pas mal non plus. De même cette étrange assimilation de Hans Castorp à un "Ulysse du gouffre intérieur"; alors que, dans ce jeune rentier qui ne s'est jamais donné que la peine de calculer jusqu'à quand il pourrait continuer à jouir dans l'oisiveté du labeur d'autrui, on verrait plutôt un Joseph Prudhomme hambourgeois, retiré confortablement du monde comme certain rat³⁶, pour s'économiser soi-même plutôt que pour entreprendre quelque *Wanderung* que ce soit. Et de lui, comme de l'auteur de cet essai peut-être préromanesque plus que critique, on pourrait dire ce que disait Thomas Mann d'un autre de ses personnages :

Er ging den Weg, den er gehen musste, ein wenig nachlässig und ungleichmässig, vor sich hinpfeifend, mit seitwärts geneigtem Kopfe ins Weite blickend, und wenn er irre ging, so geschah es, weil es für etliche einen richtigen Weg überhaupt nicht gibt.³⁷

³⁵ "Le poumon", diagnostiquait déjà, railleuse, la Toinette du *Malade imaginaire*, (3, 10).

³⁶ LA FONTAINE, *Fables*, livre 7, 3.

³⁷ Thomas MANN, *Tonio Kröger*. Texte ainsi traduit in *Romans et nouvelles*, t. 1, p. 224, par Félix BERTAUX, Geneviève MAURY et Charles SIGWALT: "Il suivit le chemin qu'il devait suivre, d'un pas indolent et irrégulier, en sifflotant et en regardant au loin, la tête inclinée de côté, et s'il fit fausse route, c'est que pour certains êtres il n'existe pas de véritable chemin."